La langue française dans la littérature italienne moderne

Emilio Sciarrino

ITEM (Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS/ENS)

Présentation de l'auteur : Emilio Sciarrino est ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'italien et docteur en études italiennes. Ses recherches portent sur le plurilinguisme littéraire et sur la traduction. Membre de l'équipe Multilinguisme, traduction, création de l'ITEM, il a codirigé le volume collectif *La Traduction de textes plurilingues italiens*, paru en 2015 aux Éditions des archives contemporaines. En 2016, il a publié l'essai *Le Plurilinguisme en littérature. Le cas italien*, chez le même éditeur et en 2018 il a co-dirigé, avec Olga Anokhina, le numéro thématique « Entre les langues » de la revue *Genesis*.

Résumé : Alors que certains écrivains italiens du XVIII[e] siècle choisissent le français pour écrire leurs œuvres les plus autobiographiques (Casanova, Goldoni), d'autres font le parcours inverse : ils commencent leurs mémoires en français, puis continuent en italien (Alfieri). Ces auteurs bilingues changent de langue en fonction du genre littéraire qu'ils choisissent ou bien dans le but de conquérir un nouveau public. Si la langue de Molière a été perçue comme séduisante et prestigieuse par l'Italie des Lumières, elle a été par la suite détestée et conspuée en raison de l'émergence d'une idéologie qui oriente les réflexions des intellectuels et détermine la formation d'un canon littéraire national. La codification de l'italien moderne semble alors exclure l'influence du français. Bien que moins visible, le rayonnement de cette langue reste néanmoins très important. Ainsi, pour Alessandro Manzoni, figure importante de la littérature italienne moderne, le français représente un modèle incontournable, même si l'écrivain masque progressivement l'influence de cette langue dans son écriture. Par ailleurs, les véristes italiens, inspirés par les romanciers réalistes français, inventent un nouveau modèle plurilingue où le français est mêlé aux dialectes et à l'italien oral, comme le montrent les romans de De Roberto.

Mots-clés : italien, français plurilinguisme littéraire, influence, Alessandro Manzoni, Vittorio Alfieri, Federico De Roberto

1 Introduction

De nombreux écrivains italiens des XVIII[e] et XIX[e] siècles ont eu recours au français, l'utilisant parfois même comme langue d'écriture principale. La langue de Molière a été une présence centrale dans leur formation culturelle et dans la genèse de leurs œuvres. Toutefois, ces faits sont peu étudiés car l'histoire littéraire italienne se caractérise, depuis sa fondation au XIX[e] siècle, par une tendance à négliger l'importance d'autres idiomes, qu'il s'agisse de dialectes ou de langues étrangères. Cette prédilection pour

le monolinguisme s'explique aussi par le fait qu'en Italie l'historiographie dominante a été soumise aux exigences d'une construction nationale tardive : il fallait identifier une langue commune représentative d'une nation. Selon Francesco De Sanctis – considéré comme le fondateur de l'histoire littéraire italienne moderne – l'identité de la nation devait être bâtie à partir d'une mémoire partagée, transmise par la tradition littéraire [1].

Cette perspective idéologique a profondément influencé l'édification du canon italien selon un « préjugé monolingue » [2] et a eu pour conséquence une double marginalisation : celle des dialectes et celle des autres langues européennes, en dépit des réalités profondément plurilingues de la culture italienne depuis ses origines médiévales jusqu'à nos jours [3].

En ce qui concerne les langues d'usage, il convient de rappeler que, dans la période moderne, les dialectes étaient le plus souvent privilégiés à l'oral, d'où une remarquable instabilité de la norme linguistique, en dépit des tentatives de standardisation entreprises depuis la Renaissance. Et puisque l'italien demeurait essentiellement une langue de culture écrite, concurrencée par le latin, il manquait une véritable langue de communication, adaptée à l'écrit et à l'oral. Encore au XIX^{e} siècle, les variations dans l'usage de l'italien restaient étonnamment nombreuses (et les querelles à ce sujet n'ont pas perdu de leur vivacité encore aujourd'hui).

À la différence de l'italien, le français est depuis la Renaissance une langue nationale bien établie, et qui a servi d'instrument pour une planification linguistique redoutablement efficace destinée à éradiquer les dialectes au profit d'une certaine uniformité [4]. De plus, alors que l'italien est encore parlé dans toutes les cours d'Europe, au fur et à mesure que l'influence internationale de la péninsule décroît, c'est le français qui devient la langue diplomatique principale au XVIII^{e} siècle, bénéficiant d'un rayonnement incontestable. L'italien demeure seulement une langue de culture, certes très

1. Cette idée est prégnante dans l'œuvre de Francesco De Sanctis, *Storia della letteratura italiana* (1870), Milano, BUR, 2006. Voir aussi, au sujet de la construction de l'identité nationale, Ezio Raimondi, *Letteratura e identità nazionale*, Milano, Bruno Mondadori, 1998 et Stefano Jossa, *L'Italia letteraria*, Bologna, Il Mulino, 2006. En ce qui concerne plus largement la construction de l'identité italienne et de l'« italianité », on pourra se référer à l'ouvrage de Silvana Patriarca, *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*, Roma-Bari, Laterza, 2010.

2. Pour une définition du « préjugé monolingue », voir Aneta Pavlenko, *Emotions and Multilingualism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 3. Sur l'importance des politiques linguistiques dans la construction de l'identité nationale, voir Louis-Jean Calvet, *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Hachette, 2006.

3. Le linguiste Tullio De Mauro souligne d'emblée la multiplicité des langues présentes en Italie qu'il relie à la diversité géographique de la péninsule et à l'absence de centralisation politique et culturelle, contrairement à d'autres pays voisins comme l'Allemagne ou la France (Tullio de Mauro, *Storia linguistica dell'Italia Unita,* Roma-Bari, Laterza, 1963). Même si les histoires de la langue italienne les plus récentes intègrent désormais l'importance des autres langues – notamment du français – il n'en va pas toujours de même pour les manuels de littérature, qui s'ouvrent frileusement aux approches comparatistes en privilégiant la juxtaposition d'œuvres de différents horizons plutôt que la prise en considération d'un plurilinguisme constitutif. Voir Claudio Marazzini, *La storia della lingua italiana attraverso i testi*, Bologna, Il Mulino, 2006.

4. Cette uniformité linguistique française est d'ailleurs relative puisqu'au XX^{e} siècle encore on remarque la persistance de régionalismes. De plus, les langues régionales françaises luttent pour leur reconnaissance politique et culturelle ; sans compter la diversité d'usages apportée par la francophonie suisse, québécoise ou africaine… À ce sujet, voir, entre autres, Renée Balibar, *L'Institution du français, essai sur le colinguisme, des carolingiens à la république*, Paris, PUF, 1985.

appréciée des artistes et des intellectuels européens, comme le prouve par exemple son utilisation dans des livrets d'opéra [5].

À cela s'ajoute le poids croissant de la littérature française dans le système littéraire mondial qui se constitue dans cette période. Même si Rome et Florence, considérées comme les vestiges d'un glorieux passé révolu, restent des destinations privilégiées par les artistes et écrivains de toute l'Europe – Stendhal ou Goethe par exemple –, c'est la ville de Paris qui devient la lumineuse capitale de la « République mondiale des Lettres » [6].

Cette dissymétrie est loin d'être vécue sereinement par les écrivains italiens. Certains d'entre eux, fascinés par le français, vont jusqu'à l'élire comme langue d'écriture privilégiée. D'autres le considèrent comme un imposant modèle, même s'ils tentent progressivement de s'en émanciper pour s'approprier leur idiome national. Si au XVIII^{e} siècle certains cèdent aux charmes de la langue française (comme Giacomo Casanova ou Carlo Goldoni), d'autres demeurent partagés entre la fascination et la répulsion (comme Vittorio Alfieri). Au XIX^{e} siècle, le français continue de représenter un modèle de langue unitaire et homogène, qui inspire Alessandro Manzoni dans sa refondation de l'italien moderne et influence les écrivains véristes comme Federico De Roberto.

2 De l'italien au français

Au XVIII^{e} siècle, le français, qui rayonne dans le monde entier, s'impose en Italie comme la langue de l'aristocratie et de l'élite. Certains écrivains le choisissent comme leur langue d'écriture principale. Giacomo Casanova (1725-1798) en est un exemple flamboyant. Parfois considéré comme un écrivain purement français, Casanova était un Vénitien polyglotte. Après avoir rédigé plusieurs textes en italien, il écrit en français sa magistrale *Histoire de ma vie* entre 1789 et 1798 [7]. Ce choix linguistique dérive peut-être de son intention de gommer ses véritables origines et de se construire une autobiographie à la hauteur de sa légende. Publiée à titre posthume en 1825, son œuvre le consacre en tant qu'auteur « français ». De nos jours, la récente acquisition des manuscrits de l'*Histoire de ma vie* par la BNF, grâce au soutien d'un mécène anonyme, ainsi que leur édition dans la prestigieuse collection de la Pléiade en 2015 contribuent à renforcer cette idée, alors qu'en réalité Casanova est bien un écrivain plurilingue.

Un autre célèbre écrivain italien, Carlo Goldoni, connaît un parcours similaire : auteur de pièces en italien et en vénitien destinées à entrer dans le répertoire du théâtre mondial, il choisit le français pour écrire ses mémoires [8]. En voici, à titre d'exemple, l'*incipit* : « Je suis né à Venise, en l'an 1707, dans une grande et belle maison, située

5. Cela a pu renforcer le cliché qui voudrait que l'italien soit une langue « chantante » ou « musicale ». Voir aussi Gianfranco Folena, *L'italiano in Europa. Esperienze linguistiche del Settecento*, Torino, Einaudi, 1983.

6. Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999.

7. Giacomo Casanova, *Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, 2015.

8. Pour une étude du français de Goldoni, voir encore Folena, *L'italiano in Europa. Esperienze linguistiche del Settecento*, *op. cit.*

entre le pont de *Nomboli* et celui de *Donna-Onesta*, au coin de la rue de *Cà cent'anni,* sur la paroisse de Saint-Thomas. [9] »

On remarquera chez ces deux auteurs une séparation des langues [10] en fonction du genre de l'œuvre : le français est la langue privilégiée pour rédiger des mémoires, alors que l'italien est utilisé pour écrire des traités (Casanova) ou des pièces de théâtre (Goldoni). Le choix de la langue française pourrait aussi avoir une visée stratégique, permettant aux écrivains d'accéder à une légitimité internationale ou de conquérir le public des lecteurs français.

3 Du français à l'italien

Cependant, tous les auteurs italiens de l'époque ne réussissent pas à changer de langue aussi aisément. Certains commencent à écrire en français, puis basculent à nouveau vers l'italien. Un exemple frappant de ce parcours est le poète et essayiste Vittorio Alfieri. Aristocrate originaire du Piémont (région très exposée à l'influence française, en raison de sa proximité géographique), Alfieri vit dans un contexte de bilinguisme dès sa jeunesse. Des annotations manuscrites rédigées dans les années 1770 indiquent qu'il se constitue une sorte de glossaire franco-italien et témoignent d'une véritable formation entre les langues, comme le montre cet extrait [11] :

Le fer lui loche – lochér	Crocchiare – e' gli crocchia il ferro
Se dorlotér – dorloté	Crogiolarsi – a Crogío
Cajolér	Careggiare – vezzeggiare
Pressér – pressoir	Mangano – manganare
Rançonnér	Taglieggiare

Il semblerait que l'objectif d'Alfieri n'est pas ici d'approfondir sa connaissance du français, mais d'améliorer sa maîtrise de la langue italienne. En effet, d'après Claudio Marazzini, Alfieri, qui connaissait le dialecte piémontais, voulait perfectionner son lexique toscan, c'est pourquoi il consultait régulièrement le dictionnaire de l'Accademia della Crusca. Cela pourrait expliquer la présence dans ses notes de formes toscanes déjà désuètes à l'époque. On pourrait en déduire que cet écrivain connaissait presque mieux le français que l'italien… Toutefois, on remarquera aussi de nombreuses imprécisions dans l'orthographe des termes français, notamment une utilisation des accents qui ne correspond pas à la norme et qui sert, sans doute, à indiquer la prononciation.

Tout comme Casanova ou Goldoni, c'est en langue française qu'Alfieri commence à rédiger son journal. Mais, contrairement à eux, il finira par s'exprimer en italien [12]. Son journal en français s'interrompt en 1775 sur le constat d'un cuisant échec : « Il y

9. Marazzini, *La storia della lingua italiana attraverso i testi*, *op. cit.*, p. 155.

10. Sur la typologie des stratégies scripturales des écrivains plurilingues, voir Olga Anokhina, « Étudier les écrivains plurilingues grâce aux manuscrits », dans Olga Anokhina et François Rastier (dir.), *Écrire en langues. Littératures et plurilinguisme*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2015, p. 31-43 et Olga Anokhina et Emilio Sciarrino, « Plurilinguisme littéraire : de la théorie à la genèse », dans Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), « Entre les langues », numéro thématique de *Genesis*, 46, 2018, p. 11-34.

11. Marazzini, *La storia della lingua italiana attraverso i testi*, *op. cit.* p. 152.

12. *Ibid.*, p. 151.

a peu de journées dans ma vie où j'aye été plus sotte et plus ridicule que celle-ci [...] Enfin ceci est écrit, et si je n'en retire point de profit, cela pourra du moins servir un jour à me faire rire » [13]. Ce passage du français à l'italien, qu'Alfieri interprète après coup comme une véritable conversion, est peut-être sous-tendu par des motivations politiques : l'aristocrate francophile devient rapidement francophobe. En 1789, ulcéré par la Révolution française, Alfieri se lance dans la rédaction d'un pamphlet satirique, au titre de *Misogallo* [*Misogaulois*]. Publié seulement en 1814, ce traité assume la forme singulière de la fable animalière, renvoyant à l'Antiquité mais aussi à La Fontaine. Alfieri demeure donc profondément hanté par un rapport paradoxal à la langue et la culture françaises : une adoration frustrée et teintée par l'« angoisse de l'influence » [14].

4 Le reflux progressif du français au XIX^e^ siècle

Prégnant dans l'Italie du XVIII^e^ siècle, le français connaît un déclin durant la première moitié du XIX^e^. En effet, à cette époque, certains lettrés italiens opposent de franches résistances à la langue française. Ils valorisent l'italien pour des raisons politiques, participant ainsi au réveil de l'esprit national qui caractérise l'ensemble de l'Europe du « Printemps des peuples » (1848) et qui prépare l'unité italienne (initiée en 1861 et achevée en 1870). En ce sens, Luca Serianni constate qu'au XIX^e^ siècle le cosmopolitisme qui avait caractérisé le siècle des Lumières, en apportant l'Europe en Italie, mais aussi l'Italie en Europe, cède le pas au repli dans le giron national. Aux persistantes ouvertures culturelles – philosophiques, littéraires, scientifiques – vers l'Europe ne correspond pas une ouverture parallèle aux langues qui expriment ces valeurs [15].

Si les écrivains italiens restent attentifs aux nouveautés intellectuelles de la scène européenne, et en particulier française, ils semblent plus rétifs à en adopter la langue. Ce repli est lié à trois facteurs au moins. Le premier est de nature idéologique ou politique. Ainsi, l'essayiste Pietro Giordani décrit en ces termes l'opposition des Italiens à l'imposition du français par Napoléon dans les régions occupées au nord de la péninsule :

> Les Italiens avaient tout à fait abandonné et méprisé leur langue : les Français arrivent, et avec leur insolence, ils veulent prohiber à la majeure partie de l'Italie l'utilisation de leur langue maternelle. Tout le pays est secoué par une noble indignation : on s'efforce avec peine de récupérer ce patrimoine délaissé, dont le tyran insolent et sot voulait ravir les derniers restes ; et à partir de 1808 chacun s'efforce d'écrire le plus possible en italien et le moins en français [16].

Il devient difficile pour les auteurs italiens de choisir la langue française sans risquer de passer pour des traîtres à la cause nationale. Cette attitude de repli linguistique,

13. *Ibid.*, p. 153.

14. Harold Bloom, *L'Angoisse de l'influence,* trad. Maxime Shelledy et Souad Degachi, Paris, Aux forges de Vulcain, 2013.

15. Luca Serianni, *Storia della lingua italiana. Il primo Ottocento : dall'età giacobina all'Unità*, Bologna, Il Mulino, 1989, p. 9. Sauf précision, c'est nous qui traduisons.

16. Pietro Giordani, *Lettere*, t. I, Giovanni Ferretti (éd.), Bari, Laterza, 1937, p. 210. Cité dans Serianni, *Storia della lingua italiana. Il primo Ottocento*, *op. cit.*, p. 21.

qui s'inscrit dans la volonté de préserver la tradition littéraire en langue italienne, se cristallise aussi dans une polémique au sujet la traduction lancée par Madame de Staël. La parution de son article intitulé « De l'esprit des traductions » (publié en 1816 dans la revue *Biblioteca italiana*, dans une traduction de Pietro Giordani [17]) provoque un vif émoi en Italie. En effet, après avoir fait un éloge romantique de la traduction, Mme de Staël invite les Italiens à traduire davantage des langues européennes et à ne plus se focaliser uniquement sur les auteurs anciens.

En réponse à cette intervention provocatrice, Pietro Giordani publie une lettre dans le numéro suivant de la même revue dans laquelle il critique vivement la recherche de la nouveauté promue par les romantiques et soutient, au contraire, l'importance de la tradition classique [18]. Contestant même l'intérêt de traduire depuis des langues européennes modernes, Giordani va jusqu'à pointer les dangers potentiels d'une telle entreprise : selon lui, à force de traduire la littérature des « Nordiques » (cette étiquette englobe les Français, les Allemands et les Anglais), les Italiens risquent de perdre leur identité. On constate ici la prégnance d'une vision « classique » de la traduction, envisagée avant tout comme l'imitation des Anciens, alors qu'en France et en Allemagne la pratique et la théorisation de la traduction se modernisent sous l'impulsion du romantisme [19].

La ferme résistance de certains lettrés italiens face à la traduction de la littérature européenne moderne et leur refus d'adopter des modèles culturels étrangers s'appuient par ailleurs sur des discours hostiles au bilinguisme. Si la « question de la langue » – qui se pose dans la culture littéraire italienne depuis Dante – connaît une résurgence à cette époque, c'est bien à cause des exigences idéologiques de cette jeune nation en formation. Lors de l'émergence du nationalisme italien qui précède l'unité, le débat fait rage sur les caractéristiques de la langue à adopter en Italie. L'italien, certes, mais lequel ? Plusieurs points de vue antagonistes coexistent, les trois principaux étant représentés par les puristes, les néoclassiques et les romantiques. Seuls ces derniers démontrent une certaine ouverture au plurilinguisme, alors que les deux premiers courants se réfèrent essentiellement à un italien idéalisé, une langue du passé qui n'a existé que dans les textes de Dante et de Pétrarque. Les plus normatifs sont les puristes : ils affirment qu'il faut débarrasser l'italien des calques et des emprunts, et éviter à tout prix les mélanges avec les langues voisines, notamment avec le français [20]. Un de leurs représentants, Antonio Cesari, écrit ainsi :

> Chaque langue a ses propriétés et ses beautés naturelles, comme certainement la très belle langue française en possède : mais ce qui fait la beauté

17. Madame de Staël, « De l'esprit des traductions », *Biblioteca italiana*, 1, 1816.

18. Pietro Giordani, « Risposta di un italiano », *Biblioteca italiana*, 2, 1816.

19. Il est curieux de constater que certains manuels italiens de littérature pour le lycée proposent d'étudier la lettre de Giordani comme un modèle de classicisme, sans toutefois proposer le texte de Madame de Staël, ce qui défie la logique. De même, ils ne problématisent pas la question de la traduction, ce qui aboutit à une vision déformée de ce débat, tendant uniquement à valoriser l'approche classique.

20. Le purisme est une tendance de fond qui continue à marquer l'histoire de la langue italienne au cours du XX^{e} siècle ; ainsi, la politique linguistique du fascisme sera inspirée par des linguistes qui se revendiqueront du « néo-purisme » et qui partiront à la chasse aux « barbarismes » en prétendant les bannir du lexique italien. À ce sujet, voir Emilio Sciarrino, « De "l'autarcie linguistique" à la "langue internationale". Quelle place pour le plurilinguisme dans l'Italie du XX^{e} siècle ? », dans Dorothée Cailleux, Serguei Sakhno et Jean-Robert Raviaux (dir.), *Situations de plurilinguisme et politiques du multilinguisme en Europe*, Bruxelles, Peter Lang, 2016, p. 127-136.

> d'une langue devient laideur en une autre : car la beauté de chacune réside dans sa propre forme ; et la monstruosité n'est rien d'autre que de réunir dans un seul sujet les formes de différentes espèces [21].

Dans ce contexte, l'affirmation de la langue italienne face au français est donc motivée par des choix politiques et identitaires.

5 Le français, véritable modèle de l'italien moderne ?

Malgré la circulation de discours hostiles à la traduction et au plurilinguisme, le français continue dans les faits d'exercer une influence déterminante sur la culture et la formation des écrivains italiens. Leur horizon demeure profondément marqué par un cosmopolitisme européen, même s'il s'enracine dans un culte des classiques grecs et latins et se drape, s'il le faut, d'un nationalisme de circonstance. En réalité, le français reste indispensable pour la formation des savants et des écrivains de l'époque parce que les textes majeurs des Lumières, comme l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, non encore traduits, circulent uniquement en version originale [22]. Sans compter que le français joue un rôle de langue intermédiaire, permettant d'accéder à des œuvres de la littérature mondiale non traduites en italien mais déjà disponibles dans leur version française [23]. C'est pourquoi de nombreux auteurs continuent à maîtriser remarquablement le français et l'utilisent dans leur écriture, comme l'a déjà observé Bruno Migliorini au sujet d'Alessandro Manzoni et de Silvio Pellico :

> On a dit à propos de nombreux écrivains italiens *qu'ils savaient mieux le français que l'italien*, et « savoir mieux » signifie parfois simplement savoir employer le français avec cette sécurité qu'il est facile d'avoir étant donné la stabilité de cette langue, et au contraire hésiter face aux nombreuses incertitudes de l'usage italien [24].

Ainsi, Alessandro Manzoni, considéré comme le père fondateur de l'italien moderne, écrivait en italien, mais aussi en français et en milanais. Son choix linguistique pour *I promessi sposi* (dont la dernière version date de 1842) a été le résultat de longues méditations et de plusieurs essais jugés infructueux. Comme le montre sa correspondance en français, Manzoni maîtrisait parfaitement cette langue qu'il considérait comme un véritable modèle d'efficacité alors que l'italien demeurait, selon lui, trop instable. Dans une lettre en français adressée à Claude Fauriel, datée du 3 novembre 1821, Manzoni affirme que l'écrivain français aurait le privilège de s'appuyer sur une tradition linguistique et littéraire bien établie, ce qui lui fournirait un « sentiment presque sûr de la conformité de son style à l'esprit général de sa langue » [25]. Une

21. Antonio Cesari, *Dissertazione sopra lo stato presente della lingua italiana*, Venezia, Tasso, 1832, p. 76, cité dans Serianni, *Storia della lingua italiana. Il primo Ottocento*, *op. cit.*, p. 42.

22. Marazzini, *La storia della lingua italiana attraverso i testi*, *op. cit.*, p. 151.

23. En Italie, la langue française continuera d'assumer ce rôle d'intermédiaire au moins jusqu'à la moitié du XX^{e} siècle. Ainsi, Kafka ou Joyce étaient lus dans leurs traductions françaises jusque dans les années 60. Voir Sciarrino, *Le plurilinguisme en littérature*, *op. cit.*, p. 54.

24. Bruno Migliorini, *Storia della lingua italiana* (1960), Milano, Bompiani, 2007, p. 558, nous soulignons.

25. Alessandro Manzoni, *Lettere,* Cesare Arieti (éd.), Milano, Mondadori, 1970, p. 246-247, cité dans Migliorini, *Storia della lingua italiana*, *op. cit.*, p. 549.

autre différence résiderait dans le rapport de l'écrivain à son lectorat : « il manque complètement à ce pauvre écrivain [italien] ce sentiment, pour ainsi dire, de communion avec son lecteur, cette certitude de manier un instrument également connu de tous deux », explique Manzoni. Il évoque également la nécessité de standardiser l'italien, concédant que « dans la rigueur farouche et pédantesque de nos puristes, il y a, à mon avis, un sentiment général fort raisonnable ; c'est le besoin d'une certaine fixité » [26]. Face aux difficultés qu'il rencontre, Manzoni élabore enfin une sorte de méthode pour tout écrivain qui souhaiterait mieux maîtriser l'italien :

> Il faut beaucoup penser à ce qu'on va dire ; avoir beaucoup lu les Italiens dits classiques et les écrivains des autres langues, les Français surtout ; avoir parlé de manières importantes avec ses concitoyens [...] ; avec cela on peut acquérir une certaine promptitude à trouver dans la langue, qu'on appelle bonne, ce qu'elle peut fournir à nos besoins actuels, une certaine aptitude à l'étendre par l'analogie et un certain tact pour tirer de la langue française ce qui peut être mêlé dans la nôtre, sans choquer par une forte dissonance... [27]

Cette méthode certes floue, mais résolument originale, propose une synthèse des apports du classicisme et du romantisme. Cependant, au cours de la longue genèse de son roman *I promessi sposi*, Manzoni décide d'abandonner progressivement le plurilinguisme potentiel de son écriture pour se recentrer sur le toscan. C'est dans cet idiome qu'il trouve enfin la stabilité linguistique et la communion avec les lecteurs, en renouant d'une certaine façon avec la quintessence de la tradition italienne... Manzoni s'inspire donc de la langue française, en masquant cependant son influence sous un vernis homogène, pour donner une impression d'oralité et de naturel.

6 Le plurilinguisme des véristes italiens

Dès la fin du XIX^e^ siècle, d'autres œuvres littéraires renouvellent le rapport des écrivains italiens à la langue française. C'est le cas de la production des écrivains véristes, qui viennent de régions plus marginales de l'Italie où les dialectes sont particulièrement prégnants (notamment la Sicile et la Sardaigne, dont l'insularité renforce l'isolement). Leurs représentants les plus célèbres, Giovanni Verga et Federico De Roberto, tous deux nés à Catane, en Sicile, traitent dans leurs œuvres les réalités sociales de leur époque en s'inspirant des modèles français comme Balzac, Flaubert et Zola. Cependant, pour Verga et surtout pour De Roberto, le français n'est pas un modèle linguistique en soi, mais plutôt un précieux répertoire de ressources stylistiques. Bien qu'ils adaptent le modèle du roman réaliste français aux réalités siciliennes, leurs œuvres diffèrent par leur style plurilingue et par leur vision du monde déterministe et désenchantée.

Le style de Verga est connu pour son usage fréquent d'emprunts et de calques puisés dans les dialectes [28] et dans l'italien oral [29], qui laissent entendre le sociolecte des pay-

26. *Ibid.*
27. *Ibid.*
28. Serianni, *Il secondo Ottocento*, *op. cit.*, 1990, p. 116-117.
29. *Ibid.*, p. 119.

sans, des pêcheurs ou des petits commerçants siciliens. Procédant de la même façon, De Roberto se démarque toutefois par une utilisation plus importante du français, qui imite la langue précieuse et guindée des aristocrates de l'île, protagonistes de son œuvre. Grand lecteur de Flaubert, auquel il consacre d'ailleurs plusieurs essais, De Roberto intègre des passages en français dans son premier roman, *L'Illusione*, une réécriture de *Madame Bovary* se déroulant dans le milieu aristocratique sicilien [30]. Le français occupe une place centrale dans les dialogues où il est régulièrement employé sans aucune traduction, ce qui correspond sans doute à une certaine réalité historique, même si cet usage se charge d'ironie ; il souligne la vaine prétention d'une petite noblesse provinciale exsangue, qui rêve de la grandeur française tout en assistant, impuissante, à son inéluctable déchéance.

7 Conclusion

Alors que certains écrivains italiens du XVIII^{e} siècle choisissent le français pour écrire leurs œuvres les plus autobiographiques (Casanova, Goldoni), d'autres font le parcours inverse : ils commencent leurs mémoires en français, puis continuent en italien (Alfieri). Ces auteurs bilingues changent de langue en fonction du genre littéraire qu'ils choisissent ou bien dans le but de conquérir un nouveau public.

Si la langue de Molière a été perçue comme séduisante et prestigieuse par l'Italie des Lumières, elle a été par la suite détestée et conspuée. Le reflux du français au XIX^{e} siècle s'explique ainsi par l'émergence d'une idéologie qui oriente les réflexions des intellectuels et qui détermine la formation d'un canon littéraire national. La codification de l'italien moderne semble alors exclure l'influence du français.

Bien que moins visible, le rayonnement de cette langue reste néanmoins très important. Ainsi, pour Alessandro Manzoni, figure importante de la littérature italienne moderne, le français représente un modèle incontournable, même si l'écrivain masque progressivement l'influence de cette langue dans son écriture. En revanche, les véristes italiens, inspirés par les romanciers réalistes français, inventent un nouveau modèle plurilingue où le français est mêlé aux dialectes et à l'italien oral, comme le montrent les romans de De Roberto.

En tant que langue influente, le français a donc un double rôle de modèle et de repoussoir, contribuant à définir, par échanges et par oppositions, l'identité culturelle et linguistique de la littérature italienne moderne. Par ailleurs, la fréquence et l'intensité de son emploi par des écrivains bilingues permet d'identifier une véritable tradition de bilinguisme littéraire franco-italien qui continuera tout au long du XX^{e} siècle.

30. Federico de Roberto, *L'illusione* dans *Romanzi, novelle e saggi*, Milano, Mondadori, 1984.

Bibliographie

Anokhina, Olga, « Étudier les écrivains plurilingues grâce aux manuscrits », dans Olga Anokhina et François Rastier (dir.), *Écrire en langues. Littératures et plurilinguisme*, Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 2015, p. 31-43.

Anokhina, Olga et Emilio Sciarrino, « Plurilinguisme littéraire : de la théorie à la genèse », dans Olga Anokhina et Emilio Sciarrino (dir.), « Entre les langues », *Genesis*, 46, 2018, p. 11-34.

Balibar, Renée, *L'Institution du français, essai sur le colinguisme, des carolingiens à la république*, Paris, PUF, 1985.

Bloom, Harold, *L'Angoisse de l'influence,* trad. Maxime Shelledy et Souad Degachi, Paris, Aux forges de Vulcain, 2013.

Calvet, Louis-Jean, *La Guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Hachette, 2006.

Casanova, Giacomo, *Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, 2015.

Casanova, Pascale, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 1999.

Cesari, Antonio, *Dissertazione sopra lo stato presente della lingua italiana*, Venezia, Tasso, 1832.

Folena, Gianfranco, *L'italiano in Europa. Esperienze linguistiche del Settecento*, Torino, Einaudi, 1983.

Giordani, Pietro, « Risposta di un italiano », dans *Biblioteca italiana*, 2, 1816.

Giordani, Pietro, *Lettere,* Giovanni Ferretti (éd.), Bari, Laterza, 1937.

Jossa, Stefano, *L'Italia letteraria*, Bologna, Il Mulino, 2006.

Manzoni, Alessandro, *Lettere,* Cesare Arieti (éd.), Milano, Mondadori, 1970.

Marazzini, Claudio, *La storia della lingua italiana attraverso i testi*, Bologna, Il Mulino, 2006.

Mauro, Tullio de, *Storia linguistica dell'Italia Unita,* Roma-Bari, Laterza, 1963.

Patriarca, Silvana, *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*, Roma-Bari, Laterza, 2010.

Pavlenko, Aneta, *Emotions and Multilingualism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

Raimondi, Ezio, *Letteratura e identità nazionale*, Milano, Bruno Mondadori, 1998.

Roberto, Federico de, *L'illusione* dans *Romanzi, novelle e saggi*, Milano, Mondadori, 1984.

Sanctis, Francesco de, *Storia della letteratura italiana* (1870), Milano, BUR, 2006.

Sciarrino, Emilio, « De "l'autarcie linguistique" à la "langue internationale". Quelle place pour le plurilinguisme dans l'Italie du XX^{e} siècle ? », dans Dorothée Cailleux, Serguei Sakhno et Jean-Robert Raviaux (dir.), *Situations de plurilinguisme et politiques du multilinguisme en Europe*, Bruxelles, Peter Lang, 2016, p. 127-136.

Serianni, Luca, *Storia della lingua italiana. Il primo Ottocento : dall'età giacobina all'Unità*, Bologna, Il Mulino, 1989.

Staël, Germaine de, « De l'esprit des traductions », *Biblioteca italiana*, 1, 1816.